

## **Discours du 11 novembre 2005**

***Joseph Rossignol, maire de Limeil-Brévannes***

L'armistice du 11 novembre, c'est la fin d'une longue guerre qui a fait des centaines de milliers de morts et qui a aussi beaucoup détruit. Des régions entières ont été dévastées : les départements du Nord et de l'Est de la France, bassins sidérurgiques et houillers traditionnels, sont durement touchés.

Comment ne pas s'interroger aujourd'hui, commémorant la fin d'une guerre quand on connaît dans nos banlieues autant de violence, de destructions, où beaucoup d'élus dans des villes proches, sont confrontées à une véritable guérilla urbaine ?

La violence est-elle légitime ?

Ces actes de vandalisme qui encombrant nos nuits et nos écrans depuis plusieurs jours ne sont pas des actes de bravoure, et ne peuvent être comparés à la force dont il faut faire usage pendant la guerre.

La guerre, c'est le recours à la force par lequel l'on cherche à contraindre l'adversaire à se soumettre à notre volonté. Cette forme de violence n'est pas souhaitée. La guerre fait usage de la force, qui s'exerce dans la détermination, au service de la loi lorsqu'en ont été épuisés les principes pacifiques, de la loi, c'est à dire de tous, pour un objectif défini.

Ce n'est pas cette violence, toute d'impatience, déchaînement du désir, colère, au service des instincts, qui ne s'arrête pas devant la mort d'autrui et qui refuse le dialogue. Ni la raison pure, ni la raison pratique ne peuvent justifier la violence. La violence est donc toujours un mal et une faiblesse. La violence n'est pas juste. Il y a certes des injustices qu'il nous faut réparer, que nous n'avons pas, nous élus, quel que soit notre statut politique, su réparer, et nous devons, dans la prise en compte de la jeunesse, repenser nos outils. Mais répondre à l'injustice par la violence, c'est créer une nouvelle injustice, et démontrer une absence de maîtrise de soi.

Mettre le feu aux voitures, aux bâtiments publics, ce n'est pas une attitude de force, de puissance, mais au contraire un aveu de faiblesse. Aucune raison ne peut justifier la violence, même si l'inexcusable n'est pas inexplicable.

On peut concevoir son existence par l'action, d'autres la manifestent par la destruction, en brûlant la voiture de leurs voisins comme on allumerait des feux de bengale.

Mais parmi les outils, posons-nous la question de la suppression du service militaire - même si ces jeunes n'ont pas vingt ans – ce service militaire que leurs grands frères n'ont pas fait.

Oh bien sûr, il n'y a pas beaucoup de regret pour un certain nombre d'entre nous qui avons passé un an à balayer la cour de la caserne, encore moins pour ceux qui ont perdu deux ans de leur vie et des copains en Algérie.

Mais plutôt qu'une suppression brutale du service militaire, un service civique de deux mois, réunissant les jeunes de toutes conditions, ne serait-il pas profitable au plus grand nombre, créant ainsi ce sentiment d'appartenance à une nation, sentiment d'appartenance à une société dans laquelle ils pourraient se sentir mieux intégrés, permettant de transmettre nos valeurs qui fondent cette société, évitant qu'on siffle sur un terrain de foot pendant qu'on joue la Marseillaise, en même temps qu'on jouait la Marseillaise (ils n'ont pas sifflé la musique de la Marseillaise elle-même, il eut fallu qu'ils en connaissent la signification).

Il faut rappeler quelques jours de leur vie les jeunes sous les drapeaux, encore un symbole, en souhaitant que la République n'ait pas besoin un jour de les appeler, car de quel idéal partagé pourraient-ils être les défenseurs ?

C'est faire acte d'instruction civique que d'être là aujourd'hui, chaque année, devant le monument aux morts. Mais le jeune public est absent, et Monsieur Daniel Martin nous manque, lorsque, instituteur, il amenait les enfants assister à la cérémonie.

Il y a trop d'insouciance chez ces jeunes de la nuit, trop d'ignorance, et l'ignorance est la négation de la sagesse.

Ce n'est jamais par gaieté de cœur qu'on utilise la force, souvent à contre-cœur que l'on se retrouve enrôlés dans l'armée. Limeil-Brévannes comme beaucoup de villes françaises a dû mobiliser beaucoup d'hommes pendant les guerres, mais l'épreuve du feu qu'ils ont connue est celle du courage et de l'abnégation, parfois au service d'un idéal, alors que les feux volontaires de nos banlieues sont ceux de la faiblesse de nos institutions.